

«*Sages comme des images*»

Un projet documentaire de Sonia Cabrita

Chers lecteurs,

« *Sages comme des images* » est un projet que je travaille au fil de mes voyages au Portugal où je me rends depuis mon enfance. Le décalage entre les représentations suaves et la réalité rugueuse m'a toujours intrigué mais ce mélange d'incompréhension et de curiosité est devenu plus aigüe à mesure que le pays sombrait dans la crise en silence.

Le projet a été retenu par le jury des « Rendez-Vous de l'Histoire » de Blois et il lui a été décerné le Prix du projet documentaire d'histoire. Puis, il a été sélectionné pour participer aux Rencontres professionnelles « Archives en chantier » organisées par Ciclic et le cinéma l'Apollo de Chateauroux. Cela m'a vivement encouragée dans l'approfondissement de ce travail et confortées dans l'idée que cette histoire peu connue et la manière dont je souhaite la raconter peuvent susciter de l'intérêt.

Résumé

Le Portugal est plongé dans l'indifférence. Ici, pas un mot sur la grave crise qu'il traverse. Là bas, c'est la résignation qui semble l'emporter. Les portugais seraient donc « *Sages comme des images* »... Pourtant, en exhumant l'histoire riche et rugueuse de Francisco Marques Guerreiro, un footballeur anarchiste populaire dans les années vingt, je découvre que la révolte grondait alors dans tout le pays. Certain osèrent imaginer un autre monde et réussirent même parfois à changer l'ordre des choses. Ce film dual met en scène une époque oubliée avec les seules archives qui subsistent : fleuries, dansantes et travailleuses, au milieu desquelles des éclats du présent viennent se loger et soulèvent la question des utopies. Entre le document, l'enquête et la fiction, entre le « Silves Futebol Clube » et les rues vivantes de la ville, je pars sur les traces de Francisco accompagnée d'un complice imaginaire.

Note d'intention

Je vais depuis toujours à Silves, en Algarve, la région du sud du Portugal, car mon père et ma grand-mère y sont nés et vivent par là. C'est une petite ville douce, très visitée par les touristes. Le château arabo – médiéval, des vestiges maures, la Croix du Portugal... racontent une histoire lointaine entre splendeurs et décadences. Au Portugal, le poids de l'histoire officielle est particulièrement lourd. La construction d'une identité lisse, travailleuse et pacifique l'a emporté sur toute autre représentation.

J'ai commencé par chercher des récits qui déraillent ou affrontent, des histoires jamais ou peu entendues, qui ni n'endorment ni ne paralysent. Et dans les interstices de ce passé grandiose à la fois réel et imaginaire, j'ai trouvé une histoire qui fissure ces belles images de paix sociale : une histoire faite de football et d'insurrections. Né en 1919, le « *Silves Futebole Clube* » était d'origine ouvrière, mutualiste et anarchiste. Ce club de renommée nationale faisait la fierté des ouvriers. On y organisait des matchs de solidarité aux grévistes et cachait les militants pourchassés. Francisco Marques Guerreiro détenait la carte de membre n°1. Véritable star, il fut arrêté pour avoir participé activement à une grève insurrectionnelle contre la dictature de Salazar.

Peut-être que je fais ce film pour raconter l'histoire que j'aurais aimé qu'on me transmette, pour m'inscrire dans cette filiation, hériter de ces expériences. Peut-être que je cherche à retisser les fils cassés de la mémoire collective. Peut-être que je suis profondément agacée par les histoires sages à dormir debout... En tous cas, j'ai envie qu'on me raconte des « histoires qui font des histoires », car je suis de la génération de ceux qui ont hérité de blancs. Puis j'ai tenté de comprendre pourquoi ces récits ne font jamais effraction dans un réel qu'ils pourraient aider à changer. N'est ce pas le moment de « faire des histoires » justement ? En 2010, pour affronter la crise, le gouvernement portugais emprunte trente trois millions d'euros à la Banque mondiale, à l'Union Européenne et au Fond Monétaire International. La contre - partie est la même que partout ailleurs : réduction des dépenses publiques, hausse des impôts, etc... Aujourd'hui, le travail se fait rare, on se soigne moins, certain ne se déplacent plus, d'autres retournent chez leurs parents, beaucoup de jeunes arrêtent les études, on ferme boutique. Et surtout, on émigre autant que durant la dictature.

Il me semble qu'il y a une distorsion entre les traces tangibles qu'a laissées l'histoire mouvementée de Silves et l'oubli. Comme est grand l'écart entre la violence sociale présente et les discours qui la recouvrent et la désamorcent. L'enfouissement de cette violence paraît si fort qu'il ferait douter quiconque de sa réalité. C'est dans cet espace béant que se situe le film, dans la brume et le vide laissés par une période historique insurrectionnelle, dans les non-dits et les déformations qui enveloppent la crise actuelle. J'ignore ce que recouvrent ces altérations, mais je sais ce que je cherche : à ce que tout simplement soit évoquée la possibilité d'un autre futur. Ma quête est celle des moindres souvenirs de révolte, des bribes de lutte collective, je cherche à débusquer les redresseuses de torts et les poètes populaires d'hier et d'aujourd'hui. J'ai envie de faire circuler ces histoires conflictuelles et que s'exprime la part de plaisir et d'émancipation qu'elles contiennent.



Francisco Marques Guerreiro

Personnage oublié, footballeur agile, anarchiste notoire, héros pour certains, pur inconnu pour d'autres, Francisco nourrit l'imaginaire.

Il travaille dans la plus grande usine de liège de Silves comme son père et son frère. Ils taillent de petits cubes de liège pour confectionner des bouchons vendus dans le monde entier. Depuis peu, un commerçant tout juste rentré d'Angleterre a ramené avec lui les règles d'un nouveau jeu : le football. Avec quelques camarades, ils dévalent les pentes de la ville en se faisant des passes. Le soir, il fréquente un grand bâtiment au cœur de la ville sur le frontispice duquel est gravé « *Pain, Lumière et Liberté* ». Il assiste aux séances de lecture à voix haute et jette une oreille attentive aux conférences sur « la question sociale ». C'est le siège du syndicat des ouvriers du liège mais s'y retrouvent aussi tous les travailleurs de la région.

Quand le 4 avril 1919, un groupe de jeunes ouvriers du liège se réunit dans une taverne pour créer le premier club de foot et en choisir le nom, il fut de ceux qui insistèrent pour que ce nom les relie à la ville, ce sera le « *Silves Futebole Clube* ». En 1920, c'est lui qui pose avec le premier maillot de l'équipe. A partir de 1924, l'équipe sort régulièrement jouer à l'extérieur et remporte des victoires importantes y compris contre le champion du Portugal. Ils se déplacent alors à pied et se grillent des sardines sur la route, leurs baignades dans des réserves d'eau leur valent de se faire parfois tirer dessus par les grands propriétaires terriens. On lui dédia des poèmes et des chansons, vantant son style élégant et son jeu collectif. Il joua jusque dans les années 1940.

Note de réalisation

Le rapport entre images et sons : ou comment faire apparaître dans la forme du film la notion de distorsion

Les images lisses du passé ne coïncident pas avec les récits qui en subsistent tout comme les discours contemporains sur la crise masquent une réalité sociale pourtant immédiatement violente. Comment réaccorder passé et présent, le « réel » et sa représentation ? Cet écart étrange va agir comme un moteur dans la réalisation. Dans ce film, il y aura du jeu entre le son et l'image. Comme si le in ne suffit pas à « montrer », une impossibilité qui contribue à la déréalisation de l'histoire et du présent. Deux histoires se dessinent en parallèle à partir d'un même lieu, le club de football. L'histoire principale, celle de Francisco dans les années 1920 et l'histoire de son oubli aujourd'hui. Mais peu à peu, ces deux lignes se croisent, se mêlent même parfois, à mesure que les récits avancent, que quelques traces apparaissent et surtout laissent place à des résonances.

L'enquête : une pérégrination ludique

Je débute mon enquête sur Francisco pour me diriger vers des interrogations plus abstraites sur les utopies sociales. Je serais impliquée dans cette fouille, par ma voix off et in, qui conduira une partie du récit. Je connais peu de choses sur le monde « footballistique » et profite de mon ignorance pour aborder l'arrivée de ce jeu dans la ville, l'origine du club, les joueurs qui ont marqué son histoire. Cela me permet de vérifier sa popularité, de constater que tout le monde sait que ce club a quelque chose de spécial, mais sans savoir précisément quoi... A partir des rencontres avec les jeunes joueurs et joueuses, avec les anciens footballeurs devenus entraîneurs, avec les vétérans et les supporters, vont surgir des rimes entre hier et aujourd'hui. La **voix off** s'écrit au fil de l'enquête, elle articule les trouvailles, joue avec les archives, tire les ficelles et face à certains trous, imagine elle-même des histoires.

Dans ma quête, je trouve un recueil d'us et coutumes réalisé auprès de personnes âgées racontant précisément les années vingt et trente. Ils y décrivent les métiers d'antan, refont vivre les fêtes populaires, déterrent des recettes de cuisine... Au chapitre « Histoires », une vieille dame raconte : « *Inacio était un homme, un bandit, un authentique bandit, très fin, qui savait lire et écrire, mais il avait cette tendance, le pauvre, à voler – mais il volait les riches pour donner aux pauvres. Il avait une bande et s'il arrivait qu'un de ses membres se comporte mal, il le punissait et ne l'emmenait plus faire des coups. Il a commencé à voler dès tout petit, **sa vie était comme une histoire**... » ». Présent par une voix off, Inacio da Porca devient mon complice pour dessiner peu à peu le paysage d'un imaginaire qui n'est pas seulement peuplé de héros nationaux et autres navigateurs.*

La matière du film : cette enquête s'appuie sur des traces

Les traces directes du passé sont en papier.

Sur Francisco, le club de football et les ouvriers du liège, je glane des photographies, sélectionne certaines « unes » dans la presse locale d'époque, exhume des comptes rendus municipaux au style ampoulé mais décrivant parfaitement le rapport de force entre ouvriers et patrons. Ils regorgent d'éléments qui nourrissent l'enquête. J'y parcours les résultats footballistiques, l'annonce de la grève des couturières, le récit d'une manifestation violemment réprimée, une demande de terrain pour le Silves football club... C'est éléments de preuve jouent dans le film. Je les colle et les agence ensemble, ce qui produit de petits tableaux rugueux, et pourquoi pas les donner à déchiffrer, lire et commenter lors du tournage aux employés municipaux ou footballeurs. Cet aspect de mise en scène reste à développer en fonction des rencontres.

Des traces plus indirectes subsistent.

Dans les fonds d'archives audiovisuels, je trouve principalement des films officiels, des images plutôt lisses. Le peu de films tournés en Algarve dessinent un monde rural idyllique, un temps fleuri, dansant, rustique et agréable. Ces films muets racontent un peu ce par quoi les trous de l'histoire ont été recouverts. Il y a la beauté intrinsèque de ces vieux films. Il y a leur qualité purement documentaire, dans lesquels se déploient les paysages, les allures et les activités d'une époque. Et il y a des films en rapport avec le récit : des reportages sur des matchs de football tournés dans les années 1920, des plans séquences filmés dans le district de Silves (telle la sortie du cinéma, un homme faisant du vélo dans la rue principale) et deux fictions tournées en Algarve. L'une raconte une histoire d'amour et de contrebande et l'autre est une farce comique et irrévérente. Ces images m'offrent la possibilité de subtils détournements.

J'envisage donc trois manières d'aborder les archives : comme preuves du passé, comme matière pour faire vivre mes personnages et leur donner corps et enfin comme texture sensible et plastique.

Si certaines séquences conserveront leur caractère muet, j'aimerais créer de légers décalages entre ce qui s'entend et ce qui se voit, en émettant des hypothèses sur ce, celui ou celle que l'on voit, faire dialoguer ces images et des sons afin qu'aucun des deux ne soit assujéti à l'autre. Si ce que l'on voit est plutôt du côté du tableau sage, ce que l'on entend apporte une touche de rudesse.



Décor

Le « *Silves Futebole Clube* » est à la fois décrépît, désuet et élégant. Les locaux sont recouverts de chaux blanche et peints d'une large bande grise tout le long leur partie inférieure. Devant les vestiaires, sur le sol pavé est représenté le blason du club. De jeunes joueurs circulent avec leurs maillots et shorts noirs. Sous les gradins, une buvette où l'on sert les jours de match, de la bière et des sandwiches au porc. Le café du club donne sur la rue, des collégiens y mangent des glaces, des travailleurs boivent leur café, mais les retraités eux y vivent presque. A l'intérieur, les photos des équipes sont accrochées aux murs, elles traversent le 20e siècle. Je n'aime pas spécialement le foot, mais j'aime la sobriété de ces lieux, autant due à leur vétusté, qu'au style dépouillé caractéristique de l'Algarve. J'aime y entendre le son que produisent les crampons sur les pavés, les coups de sifflets. Et à observer un match, je me suis finalement laissé emporté. J'étais venu enquêter, voir s'il n'y avait pas là des rencontres à faire et j'ai finis par me prendre au jeu, partageant à la fois l'enthousiasme et le calme des lieux.

Silves se situe au bord du fleuve « Arade » qui huit kilomètres plus loin se jette dans la mer. Tant que l'eau du fleuve s'écoulait normalement, la vallée était fertile, mais peu à peu il s'est engorgé et ne permet plus ni la navigation. On aperçoit des orangers à perte de vue, certaines fraîchement plantées, d'autres à l'abandon, des milliers de fruits pourrissent sur le sol sec. La ville est entourée de collines, la terre est rouge. L'écriture linéaire de l'histoire fait ressortir ses périodes fastes, elle fut tour à tour carrefour phénicien, puis la seconde ville, après Séville, du règne arabo-andalou pendant près de 500 ans, et enfin capitale du liège dans le premier producteur mondial. Cette histoire a laissé de nombreuses traces dans la ville, une mosquée convertit en église, des poètes de rue, des usines de liège à l'abandon et de minuscules maisons ouvrières. Peu à peu se sont construits autours du centre ville des logements sociaux vite remplis et des lotissements privés qui eux sont restés en grande partie vides.

J'aime *Silves*, pour tout ce qu'elle ne montre pas, pour tout ce que le château, la statue de Don Sancho I^{er} et la magnifique pâtisserie recouverte d'azulejos voilent. Pour tout ce que je sentais mais ne savais pas. Pour les discontinuités de son histoire. Je la connais si bien, depuis si longtemps, que j'ai du mal à la voir, je l'entends surtout. Il existe à *Silves* un environnement sonore remarquable. Les matières résonnent sur les pavés des rues étroites et donnent l'impression de pouvoir reconnaître chacun par son pas. La musique de la ville se compose du claquement de bec des cigognes qui nichent dans la ville, des discussions qui se déroulent sur les nombreuses petites places où personne n'est obligé de pousser sa voix, du tintement que créent les petits coups de truelles sur les pavés que des employés de la mairie rénovent... On perçoit les sons de très loin. Du centre ville arrive la rumeur des matchs de foot, l'effervescence est audible : les hurlements d'un entraîneur et les encouragements de parents mais aussi les foulées plus subtiles participent au paysage sonore, le dimanche les sons se détachent encore mieux.



Le film

L'élaboration de ce film se fait dans un va et vient entre l'écriture des voix off, à mesure que les recherches avancent, le maniement des archives et les sessions de tournages qui seront à la fois mises en scène et pleines de surprises. A partir des repérages effectués, j'ai esquissé quelques scénettes dont l'agencement ne prendra véritablement forme que lorsque la voix off principale sera écrite. Deux lignes parallèles se tissent, l'une retraçant l'histoire de Francisco depuis le passé, composée avec des images d'archives et la voix off d'Inacio le bandit, l'autre étant l'enquête que je mène aujourd'hui au club de football. Ces deux lignes se croisent peu à peu, s'éloignent, se confondent parfois.

J'imagine ce film :

Accompagné par la musique de la ville,

Au printemps et à l'automne,

Avec des nuages denses, des averses tranchées par des rayons de soleil vifs, avec la brume qui enveloppe parfois les collines,

En plein air,

Racontant des histoires vraisemblables mais pas toujours vraies

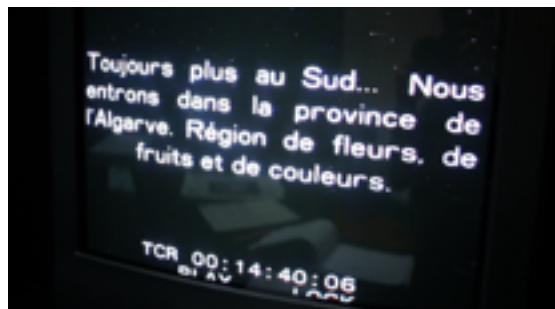
Avec des photographies,

Aux couleurs du club, gris & ocre comme la terre,

Composé de paroles hésitantes et de silences qui fouillent la mémoire et l'imagination,

En forme d'effeuillage, partant de l'écorce vers la chaire,

... Ce film pourrait commencer par un montage d'images d'archives. La carte du Portugal apparaît en noir et blanc et démarre une musique folklorique. L'Algarve, la région sud, se détache puis le nom des villes apparaît, Silves. Des couples dansent, tourbillonnent et sautillent en habits traditionnels, ils sont dehors, à la campagne. L'accordéoniste est assis tout près d'une spectatrice. Des plans plus serrés des visages souriants, des pieds virevoltants. S'ensuit un bal de travailleuses. Les unes traversant l'écran en file indienne avec une bêche sur l'épaule, les autres poussent en trottant des brouettes pleines de morues. Des regards caméra. Cette séquence se termine par un gros plan sur le visage d'une jeune et jolie paysanne au sourire poli.



Puis le titre apparait :

« *Sages comme des images* »

... Plan fixe devant l'entrée du Silves Futebol Clube. Les membres de l'équipe phare du Club arrivent, c'est un jour de match à domicile. Agés d'une vingtaine d'années, sac de sport sur l'épaule, concentrés, ils arrivent par grappes et pénètrent petits à petits dans leurs vestiaires. Plusieurs plans fixes dessineront cette matinée, en érudant le match et révélant ce qui se passe autour, comme l'arrivée de spectateurs dans les gradins ou l'achat de maillots aux couleurs du club dans le bureau remplis de coupes.

L'équipe au complet est assise sur les bancs de touche, serviettes autour des épaules, ils semblent se reposer d'une fatigue pourtant invisible. Je leur demande s'ils connaissent Francisco Marques Guerreiro, premier adhérent du club et joueur renommé. Certains écartent les yeux, d'autres se regardent, ils se tournent vers moi interloqués. Ils cherchent d'après les noms à quelle famille le rattacher. L'un demande quand ce Francisco aurait joué. Non, ils ne voient pas du tout, ils s'excusent.

... De vieux messieurs sont assis à la terrasse du café du Club. Ils ont un point de vue stratégique, leurs regards embrassent le fleuve, la route, le marché, aucun mouvement ne leur échappe. « Francisco Marques Guerreiro... Mais oui, on doit le connaître, ce ne serait pas... ». Ils interpellent Saturnino. Les mains dans les poches, comme s'il n'attendait que cela, comme s'il était passé par là exprès, en sachant quel sujet de conversation il aborderait aujourd'hui. Francisco était son oncle. C'était une star à l'époque, il jouait au foot au sein du « Silves », l'équipe des ouvriers du liège. Saturnino n'a jamais vraiment aimé le foot, ce n'était pas son truc. Mais cette équipe était spéciale. Les trois autres opinent, c'est une évidence. Il raconte. : « *Au temps de la dictature, les riches avaient créé une autre équipe le « Vitoria » pour rivaliser avec le « Silves ». Les autorités favorisaient publiquement le « Vitoria » et menaçaient en cachette le « Silves » de représailles s'ils gagnaient. Jamais le « Silves » n'a cédé à ces intimidations. Et puis quand il y avait des grèves, la recette des matchs, ils la versaient à la caisse de solidarité, et puis ils cachaient des gens. Vous voyez, c'était quelque chose quand même* ». Quand je reviens sur son oncle Francisco, Saturnino dit qu'il ne sait rien d'autre.

... La voix off de l'enquête. « *Ce médaillon est la première photo que je trouve de Francisco. Il pose avec le premier maillot de l'équipe en 1919* ». Une voix d'homme entonne une chanson en son honneur. On voit les archives d'un match de football des années vingt. La foule s'amasse aux abords du stade, les gradins sont pleins. Le jeu respire car il est filmé par deux caméras en plans fixes. On attend avec le gardien de but qu'il se produise une action décisive, ce qui arrive peu. On a le temps de choisir où regarder, la cage des buts, les joueurs en défense suivant de loin les mouvements du jeu...

... Un petit groupe d'amis assis sur de hauts bancs un jour de marché. L'un se lève lentement et s'adresse « à la caméra » en vers :



*« L'État ferme beaucoup d'école et de centres de santé
Et celui qui n'a personne pour l'aider doit vivre de la charité.
Ils construisent de grands stades de foot et une autoroute clinquante,
Mais les pauvres vont à l'église demander l'aumône sacrée.
Des chômeurs, il y en a déjà je ne sais combien,
Les usines ferment et l'Etat ne fait rien ».*

À la fin de chaque poème parlé – chanté, il termine par « *Point final* », puis en dit un autre.

... La voix off de l'enquête. « Des hommes jeunes posent en costume, les cravates volent, les pans des vestes s'ouvrent. Ils semblent tous fixer l'objectif mais l'ombre de leurs chapeaux mangent la plus part des regards. Je n'arrive pas à savoir s'ils sont sérieux ou s'ils jouent à l'être. C'est la seconde photo que je trouve de Francisco. Elle représente l'équipe du Silves Futebol Clube en 1928. Il est debout, le quatrième en partant de la gauche... D'après les chaises et les tables au loin, les silhouettes, peut être même celle d'un gendarme tout au fond à droite, j'imagine un repas en plein air après un match. Ces neuf hommes debout sont reliés les uns aux autres. Ils ne sourient pas mais ont des postures de jeunes hommes crâneurs pour certain, désinvoltes pour d'autres et une certaine fierté pour tous ».



« En bas à droite, on distingue, deux plus jeunes hommes, appuyés l'un à l'autre offrant une attitude nonchalante et pleine de défi. Et si Inacio da Porca le bandit fan de football et l'un de ses acolytes s'étaient faufilés au moment de la prise de vue pour poser avec l'équipe... Recherché par les gendarmes, il réussissait malgré tout à assister à tous les matchs ».

... Archives. Une pente abrupte, un terrain accidenté, quelques arbres. Les uns derrière les autres, des cavaliers dévalent. Ils sont très nombreux. Quand ils s'approchent, on distingue nettement leurs uniformes militaires. Leur passage provoque des nuages de poussière, jusqu'à ne plus pouvoir les apercevoir.

... Inacio prend la parole. C'est lui qui chantait tout a l'heure. Un comédien lui prêtera sa voix, espiègle, sans jugement ni emphase. Il raconte les faits de manière concrète, descriptive et vivante. Son ton est celui d'un narrateur désirant relater des histoires apparemment légères et amusantes. Il évoque le conflit entre le « Silves Futebole Clube » composé d'ouvriers du liège en grève et l'équipe créée par un industriel proche du pouvoir. Son récit pourrait prendre appuie, à une certaine distance, sur les images d'un échauffement de l'équipe juvénile féminine du Silves Futebol Club qui commence à avoir une certaine renommée. Leurs maillots sont fuschias, leurs shorts noirs. Nous pourrions les retrouver plus tard.

... Archives. Des garçons, des adolescents et quelques hommes sortent du Ciné Teatro. Ils sont endimanchés, prennent le plus de temps possible pour sortir du cadre, regardent la caméra crânement.

En plein milieu d'une rue en terre battue, des maisons sur les côtés, rien au bout. Quand la caméra commence à tourner, les « acteurs » se mettent en marche, deux gamins au loin sautillent tout à coups et se poussent, trois messieurs commencent leur promenade les mains dans les poches l'air très dégage mais se retournant pour voir et un moustachu souriant arrive droit sur nous en pédalant avec hésitation.

Dans le corpus d'archives, je choisis des séquences mises en scène par les opérateurs et privilégie les moments où les gens regardent la caméra.

La voix off de l'enquête. « *Je ne trouve aucun film sur Silves, mais ces images tournées à Lagoa à trois kilomètres nous permettent d'imaginer...* ». Inacio pourrait m'interrompre et raconter ces dimanches, lorsqu'il n'y avait pas de match et où en compagnie de Francisco, ils se retrouvaient sur le chemin qui les amenait sur la cote, y croisaient parfois Josefa la couturière, péchaient parfois, retournaient à Silves pour assister à la séance du soir.